

## **AUX ANTIPODES**

### Monologue provenço-comique De Georges Feydeau

DIT PAR MME JUDIC DU THEATRE DES VARIETES.

Té ! voilà bien ma chance ! Le train est parti ! j'en étais sûre ! C'est la faute à mon cocher, je lui dis tout à l'heure : "Allez à la gare !" Il me demande laquelle ? Je lui réponds : "Ça m'est égal ! la plus proche !" Et il me conduit à la gare du Nord. Je demande un billet pour Avignon. On me répond qu'il n'y en a pas et l'on me renvoie à cette autre gare. Voilà comment le service est fait à Paris. Naturellement j'arrive trop tard ! Les trains partent toujours avant que l'on arrive.

Eh ! té, depuis deux jours, je joue vraiment de malheur ! Juge un peu ! Mon oncle, qui était donc le mari de ma tante, meurt à Marseille ! Jusque-là tout va bien ! Mais voilà que mon mari qui a la goutte - entre nous, c'est bien sa faute, il avait pour ami intime un monsieur qui avait des rhumatismes - mon mari me dit : "Tu iras seule à son enterrement." J'achète une magnifique couronne d'immortelles, et je prends le train pour Marseille ! Le lendemain, j'arrive !... J'étais à Paris ! Aux Antipodes ! Je m'étais trompée de train et j'avais dormi tout le temps ! Quelle aventure !

Heureusement, je suis une femme de caractère ! Je ne me suis pas du tout découragée : j'ai pris mes paquets, ma couronne d'immortelles... qui était pour mon oncle de Marseille et je suis descendue de wagon. J'ai pris un fiacre, un fiacre tout jaune, avec un cocher très aimable, qui avait une figure !... toute jaune... comme le fiacre ! D'ailleurs, il m'a dit qu'il revenait des pays chauds... de Nouméa... pour sa santé, bien sûr ! — Enfin, je l'ai prié de me conduire chez un cousin de mon mari, M. Lecrevé, qui habite Paris... Seulement, le malheur, c'est que le cocher ni moi ne savions son adresse ! Enfin en cherchant !...

Nous voilà donc partis ! Bientôt nous passons devant un grand monument, avec de hautes murailles ! Aspect imposant ! Je demande ce que c'est. Le cocher me répond que c'est une prison... et la preuve, c'est qu'il y avait écrit sur tous les murs : "Liberté - Egalité - Fraternité." Eh ! pécaïre ! moi ! figurez-vous, j'avais pris cela pour la Chambre des députés.

De là peu à peu, nous arrivons sur les boulevards. Tout à coup mon cocher se rappelle qu'il connaît un porteur d'eau dont le frère est concierge d'un certain monsieur qui a un nom comme celui de mon cousin, et il m'arrête devant une grande maison en me disant : "Je crois que c'est là !" Je descends et j'entre dans la maison. Là, je vois sur une pancarte : "Parlez au concierge." Il paraît que cela se fait à Paris : J'entre donc chez le concierge. Je m'assieds, je lui demande des nouvelles de sa femme, de ses enfants... Ça m'était fort indifférent, mais c'était pour entamer la conversation. Il paraît très flatté et m'adresse avec intérêt les mêmes questions. Je lui réponds que je vais bien, mais que mon mari a la goutte. Alors il me dit : "Puisque vous me parlez de goutte, voulez-vous me permettre de vous l'offrir ?" Il apporte un litre, appelle Madame la concierge, tous les petits concierges, et verse une tournée en buvant à la prospérité de la France. Cela fait, après avoir causé un temps suffisant pour m'être amplement conformée aux usages parisiens, je demande à quel étage demeure mon cousin Lecrevé ! — On me répond qu'on ne le connaît pas ! Celui dont avait voulu me parler le cocher, ne s'appelait pas Lecrevé, il se nommait Leclaqué ! C'est toujours dans le même ordre d'idées.

Voyant mon erreur, je prends congé du concierge qui voulait absolument me garder à dîner et qui me charge de tous ses hommages pour "Messieurs, Mesdames et Mesdemoiselles ma famille" et je remonte en voiture. Bientôt nous arrivons sur une grande place. Au milieu il y avait une grande colonne. Vous savez... l'Obélisque !... ce monument qui sert à faire des thermomètres. Et en face, alors, se

trouvait la Chambre des députés. C'est un grand bâtiment carré, avec des statues devant. Mon cocher m'a dit que c'étaient les statues des anciens présidents de la Chambre.

Le soir, n'ayant pas trouvé le cousin, je suis allée au théâtre. J'ai pris un billet et je suis entrée avec ma couronne d'immortelles qui était pour mon oncle de Marseille. Entre nous, elle commençait un peu à m'embarrasser. J'ai vu jouer une pièce charmante. Il y avait une chanteuse qui avait un succès fou. A la fin de la soirée, on lui a jeté des fleurs ! Alors, ma foi, j'ai fait comme les autres ; j'ai pris ma couronne d'immortelles et je l'ai lancée sur la scène. Il y a eu un tumulte alors. On a applaudi, on a crié. C'était effrayant. C'est égal, ça m'a débarrassée de ma couronne.

Pendant le spectacle, j'ai fait connaissance avec un monsieur très bien. Il m'a dit qu'il avait beaucoup connu mon mari. C'était une heureuse rencontre ! Après la représentation, il m'a offert de m'emmener au bal de l'Elysée. Il appelait ça l'Elysée-Montmartre, je ne sais pas pourquoi. J'ai accepté tout de suite. Pensez donc, à la présidence ! Ce devait être un gros personnage que l'ami de mon mari.

Malheureusement je n'étais pas en robe de bal, mais il m'a assuré que, depuis la République, on n'en mettait plus... Eh bien ! non, vous savez, je m'étais fait une autre idée du bal de l'Elysée. Si vous aviez vu ce monde... Et les danses donc ! Les femmes levaient la jambe, les hommes faisaient la culbute. — A la préfecture d'Avignon, on ne danse pas du tout comme cela ! Tout à coup j'ai demandé à voir le Président de la République ! On m'a répondu qu'il était couché et tout le monde s'est mis à rire ! Je ne vois pas ce qu'il y a de risible là-dedans. — Enfin, vers trois heures du matin, nous sommes partis, mon cavalier et moi, et nous sommes allés au Grand-Hôtel, pour louer une chambre pour moi ! Mais, le plus drôle, c'est qu'une fois là il ne voulait plus s'en aller, ce monsieur ! C'est vrai ! Il me disait : "Nous causerons de votre mari !" Et j'ai eu toutes les peines du monde pour le faire partir... Ah ! c'est égal, quand je raconterai cela à mon mari, si ça ne lui fait pas plaisir... Il ne pourra pas dire que ce n'est pas un ami, celui-là.